

L'enfermement

Naples une ville théâtre ? Regardez la rue ! Tout à la fois acteur et spectateur, la population participe au spectacle qu'elle se donne à elle-même. Un jeu d'apparences fait de courtoisie, de finesse, de drôlerie, qui se manifeste dans les gestes, les mimiques, les mots. Où ai-je entendu dire cela ? Ce doit être un sentiment assez partagé : stéréotype du napolitain individualiste et rusé, fantaisiste et débrouillard. L'acteur Toto n'a-t-il pas répandu cette image d'insouciance et de légèreté ? Et la chanson napolitaine celle d'un bonheur facile *ô sole mio* ? L'art populaire lui-même fait entrer dans les crèches – les presepe - de petites gens sortant du marché, portant d'énormes paniers débordant de victuailles.

Comme tous les peuples, les Napolitains rêvent, mais il semble que ces rêves les immobilisent et les maintiennent prisonniers de leurs illusions, note La Capria. Comédien nostalgique d'une harmonie perdue chacun s'emploie à recréer le mythe de l'âge d'or, emprunte un rôle factice pour séduire et se rassurer. Personne n'est dupe mais tous perpétuent le jeu du paraître.

Ce n'est que de retour à Paris, en lisant des livres, que j'ai pris la mesure de la crise que vit Naples : une vie quotidienne faite de blessures et de souffrance, un présent nourri de criminalité et de violence. Les auteurs s'accordent sur le diagnostic : l'histoire s'arrête à Naples lors de la révolution de 1799 et la contre-révolution sanglante qui lui a succédé. Pendant les massacres Naples est devenue une « cité de cannibales anthropophages qui mangeaient leurs ennemis (De Nicola). Sa puissance de capitale, son rôle prestigieux dans les arts et les lettres disparaissent avec

l'unification de 1860. La bourgeoisie des Lumières est décimée et, sans elle, les nouvelles classes moyennes ne parviennent pas à entrer dans la modernité.

La *plèbe* fait peur. La Capria montre comment, avec l'appui des *lazzari* - eux-mêmes issus du peuple - et par l'usage du dialecte, la petite bourgeoisie se concilie la plèbe tout en la laissant dans la misère. Simultanément deux mythes prennent place dans l'imaginaire : celui de la *Sirène inquiétante* et celui du Temps de l'harmonie et de l'abondance. En contrepoint, deux sentiments : celui de la *morte-vie* et du désengagement ; celui de la communion avec la nature : la *bella giornata*. Et ce *sommeil de la raison* favorise un fatalisme confiant : "Laissez-nous passer la nuit : *Ha da passa' 'a nuttata*".

Notre séjour à Naples ne nous laisse rien pressentir de tel. Comme si la saison estivale neutralisait la rue. Les Napolitains se montrent réservés. Peu de déchaînement, même avec la demi-finale de la coupe du monde. « La scène t'intéresse ? Allons à l'opéra » propose Olympe. Mais le théâtre San Carlo fait relâche, lui aussi. Nous contemplons les programmes des saisons passées en fredonnant les airs que nous préférons. Je me réjouis de voir *Lucia de Lammermor* figurer sur une des affiches. Sa création par Donizetti a été un grand succès : la fièvre a duré plusieurs jours. Cent ans plus tard Maria Callas a renouvelé le rôle et suscité, à son tour, l'enthousiasme. J'aimerais en savoir davantage. Les Napolitains se sont-ils reconnus dans ses accents romantiques et ses gestes de tragédienne ? Tant de douceur dans ses fulgurances, tant de fragilité dans ses cris, tant de triomphe dans la folie !

Comment ont-ils perçu ses élans, ses égarements ? Puissance des sentiments. Voix rauque qui jette des plaintes et s'assourdit

jusqu'à devenir presque inaudible. Regard noir et mélancolique qui flamboie avant de sombrer dans un océan. Son corps se redresse ou se plie. Ses mains s'ouvrent et supplient avant de se croiser sur le cœur pour mieux se protéger. Je reprends à mon compte l'hommage rendu par Maurice Béjart « Une voix. De femme. D'une femme qui pourrait être toutes les femmes. Et elle chante. Mère. Amante. Prêtresse. Mante. Maîtresse. Prière. Casta Diva ».

Nous revenons vers Spaccanapoli. Le portail du Palais Spinelli est ouvert. Nous entrons dans la belle cour ovale, ornée de statues, puis gravissons l'un de ces surprenants escaliers de pierre conçus par San Felice qui ont tant impressionné Dominique Fernandez : "... gigantesques et délirants... véritables palais dans le palais, échafaudages de balcons et d'arcades, volées de rampes suspendues au dessus du vide, symphonies d'ombres et de creux" Un gaspillage de formes inutiles, ajoute-t-il, mais qui est paradoxalement nécessaire au bonheur même des miséreux qui habitent des logements surpeuplés.

A l'étage, un homme se tourne vers nous et nous invite : Entrez, je vous en prie. Il est peintre et expose un assortiment de toiles. Je me dirige vers une petite pièce au fond, attirée par une couleur brique rougeoie dans la pénombre. Les meubles sont recouverts de tissus indiens. Sur le mur, une peinture à fond noir d'où jaillissent deux formes blanches, des mains ou des ailes. Juste en dessous un poster avec ces mots, découpés en lettres carrées : CHACUN/EST UNE DECEPTION/TOTALE. Dans un angle, un jeune homme visionne des courts métrages en noir et blanc. Je m'assieds à côté de lui et regarde. Une voix off ...

... Défilent des rues en fête, emplies d'une musique envoûtante et sensuelle qui emporte les gens et les fait danser. Les fenêtres

sont ouvertes sur la nuit. Un vent léger fait bouger les voiles blanches des rideaux maculées d'écarlate. A l'embrasure se tiennent debout, immobiles, des hommes nus, portant des flambeaux. Œdipe apparaît vêtu de noir. Il marche sur un tapis de roses, les bras tendus devant lui, poursuivant, guidé par leurs parfums, des femmes qui s'esquivent à son approche. Colin-maillard ensanglanté : « l'amour est là, l'amour fuit ». La musique continue à déverser dans les rues ses mélodies de désir, de jalousie, de désespoir...

Oedipe ? Je sais que c'est un musicien napolitain, Antonio Sacchini, qui a introduit le personnage à l'opéra. Pour satisfaire à l'esprit du temps, son Oedipe à Colonne, présenté à la cour de Versailles, se termine sur la bénédiction des dieux : hyménée, jubilation en chœur et ballet. La version que je viens de voir est tout aussi inattendue. Elle conjugue un fantastique incongru, étranger me semble-t-il à l'esprit napolitain, et des clins d'œil à la comédie italienne. Je pense à Vittorio Gassman dans le rôle de Fausto, le capitaine aveugle de *Parfum de femmes*. Quel est son mystère ? Don Juan tragique et cocasse, arrogant et cruel de peur d'être aimé par pitié. Sa route s'arrête à Naples dans l'angoisse, la solitude et la mélancolie. Mais l'attend Sara, nouvelle Antigone...

Je suis perplexe et fais part de mes doutes à mon voisin. J'apprends qu'il s'appelle Luigi, qu'il est étudiant et qu'il s'intéresse au cinéma et à la littérature. Il rit : « Cela doit vous paraître bizarre. C'est un pastiche, une dérision. Un pot pourri d'opéras et de films. L'auteur est un de mes amis. Il s'amuse, ironise, persifle les mélodrames, les dramatisations, les outrances. En cela, c'est un vrai napolitain : imaginer ce que l'on ne peut expliquer est une manière de triompher de l'impuissance ».

Tous deux avons envie de poursuivre cette conversation. Luigi fait partie de cette génération qui veut ouvrir Naples à l'Europe et à la modernité. Il refuse de quitter la ville, comme beaucoup l'ont fait. Il aime y vivre et s'interroge sur les contradictions qui habitent les Napolitains : rêves de grandeur et réalité minable, génie inventif et insuccès pratique. Un sujet qui lui tient à cœur.

« Pourquoi l'histoire s'est-elle arrêtée ? Après avoir toujours été dominée par des puissances étrangères Naples est devenue une capitale déchu. Les Napolitains restent enlisés dans leur propre monde. Ils sont fiers de combats qui n'ont débouché sur rien. La révolte de Masaniello a fini dans la folie et la mascarade. La République parthénopeenne de 1799 a été noyée dans le sang. Les quatre fameuses journées de la Libération qui ont précédé l'arrivée des Américains ? Mais les années d'après guerre ont été celles de *Lauro : Main basse sur la Ville*, spéculation immobilière, marasme chronique et développement des entreprises criminelles.

Vous me parlez de l'être napolitain, la *Napoletanità*. Il vaudrait mieux dire la *Napoletaneria*, le paraître napolitain. Les Napolitains crient, gesticulent mais sont fascinés par l'échec. On loue leur énergie vitale mais on ignore leur vulnérabilité. On s'émerveille de leur joie de vivre mais on ne voit pas combien ils sont fragiles, pathétiques. Ils ne vivent que dans le présent, sans projets, attendant de la Providence un bienfait imprévu. C'est l'art de la *combinazione*, le recours aux expédients et aux activités illégales.

Comment nous tirer de la léthargie ? Luigi s'anime. Il me prend à partie mais je pense plutôt qu'il poursuit une discussion avec lui-même. Une réponse est peut-être donnée par Delacroix. Regardez *La lutte de Jacob avec l'Ange*. Qui combat-il au juste ? Contre qui éprouve-t-il sa force ? Certainement contre lui-même. Je pense que

nous devons nous aussi, nous devons résister. C'est le seul moyen d'être vainqueurs et de construire notre avenir. »

Olympe nous a rejoint. La conversation dérive vers d'autres sujets. Luigi a envie de savoir ce que nous pensons de Naples, ce que nous avons aimé, ce qui nous a surpris. Son visage s'éclaire quand je lui parle de mon amie Françoise, qui a connu Domenico Rea dans les années 1960, quand elle suivait des cours à l'université Mezzocanone. C'était encore les années militantes. Rea, d'origine modeste, ne revenait pas de son succès et s'en étourdissait. Maria Ortese a dressé de lui un portrait désillusionné, celui d'un homme revendiquant les honneurs, abdiquant le combat politique pour un confort prosaïque et les plaisirs du paraître, devenant l'incarnation même des contradictions de *l'être napolitain* qu'il dénonçait.

« Ce sont des débats d'un autre temps, remarque Olympe : quelques intellectuels se sont emparé d'un thème, en ont discuté dans leur petit groupe et ont entretenu le cliché. Les choses ont changé depuis... » Luigi l'interrompt avec vivacité : « Rien ne change ! Fondamentalement, rien. Naples s'est ouvert sur le monde extérieur, des magasins naissent tous les jours, les pizzerias prolifèrent. Les gens consomment, mangent. Ils sont au chômage mais ils achètent. L'économie est entièrement dans les mains de la Camorra. Le peuple suit comme du temps des Lazzari qui l'avaient mis au pas. C'est toujours pareil : passivité et tyrannie. Et de plus en plus, la drogue et la violence.

Vous voulez connaître les effets de cette économie criminelle ? Les zones résidentielles construites au-dessus des montagnes de déchets toxiques ou des cimetières ? Lisez les écrivains de la génération actuelle. Ils parlent de la peur, de la maladie et de la mort. Par l'ironie et le burlesque, ils nous font pressentir

l'Apocalypse. *La Mer démontée* met en scène un groupe d'étudiants qui explorent les souterrains de Spaccanapoli, dans l'espoir de découvrir la lampe perpétuelle de Sanseverino qui seule pourrait les aider à résoudre leurs problèmes. Pour eux, il n'est pas question de travailler. Ils pensent que les énergies de Naples n'existent que sous terre et détestent ce qu'ils appellent la soi-disant réalité. »

Il est temps de partir. Je sens Olympe sceptique. Elle me le confirme quand nous redescendons l'escalier : « Luigi est jeune, nous représentons un public idéal pour développer sa thèse, conclue-t-elle. J'ai observé les gens : ils sont comme partout ailleurs. »

Nous voici à nouveau dans la rue. Une jeune fille vient à notre rencontre en s'esclaffant : « Je vous offre cette rose. Je ne peux vous en donner plus, je n'en ai pas deux pareilles ! » « Tu vois ! » constate Olympe. J'enchaîne plaisamment : « Un brin d'absurde, cocasse et tendre ! »

Olympe ne répond pas mais je vois un léger sourire flotter sur ses lèvres.

